

# LA QUESTION DU LIEN DANS UNE SOCIÉTÉ INDIVIDUALISTE

Didier Robin

Poser la question du lien est en soi révélateur. En effet elle ne se pose pas ou, en tout cas, pas de la même façon dans les sociétés d'avant l'individualisme. Les sociétés individualistes contemporaines atteignent un degré de liberté individuelle qui s'accompagne d'une précarisation de tous les liens dont le lien amoureux. Les processus d'attachement et de détachement constituent cependant des invariants psychologiques qui s'inscrivent dans le contexte actuel. Selon Didier Robin, la relation entre ces deux processus s'applique autant au fonctionnement intérieur qu'aux relations que construisent les individus. La force créatrice de ces liens repose à la fois sur l'amour, l'estime de soi et la filiation. Explications ...

Didier Robin est psychologue, psychanalyste et systémicien.

Membre du Groupe «Institutions» du SSM Chapelle-aux-champs

## Mots-clés

- Lien
- Individualisme
- Filiation
- Adolescence
- Estime de soi
- Norbert Elias
- John Bowlby

Cet article fait suite à la proposition d'essayer de répondre brièvement à quelques questions importantes autour du thème du « lien ». Qu'est-ce qui permet sa construction, son renforcement ? A contrario, qu'est-ce qui le fragilise ? Comment se développe la capacité à maintenir le lien ? Quelles sont les conséquences de son impossibilité ?

J'ai accepté d'autant plus volontiers cet exercice que je trouve ces questions extrêmement pertinentes et aussi particulièrement actuelles. Je dirais même qu'elles s'avèrent d'une importance vitale. D'ailleurs, la formulation de ces questions est en elle-même révélatrice. Je m'explique. Je veux dire par-là que ces questions ne se posent sans doute pas, ou en tous cas pas du tout de la même façon, dans les sociétés d'avant l'individualisme, dans les sociétés fondées sur des principes antérieurs à la démocratie moderne et à l'industrialisation. Nous sommes ici confrontés à l'entrecroisement de questions de sociétés et d'invariants psychologiques.

## Questions de sociétés...

Dans les sociétés fondées sur la tradition, la question des liens ne se pose pas du tout de la même manière dans la mesure où c'est l'existence et l'identité du groupe qui priment sur celles des individus. Par ailleurs, dans ces sociétés, l'évidence du divin renforce l'effet de liaison du collectif. La religion est bien ce qui relie avec cette spécificité humaine de nouer des liens aussi par le biais de symboles. Cette précision est fondamentale pour aborder les problématiques posées par le thème du lien. Le fait religieux met en évidence la nécessité de maintenir en contact les registres de l'intime, du collectif et de l'universel. Bien que ces concepts ne soient pas, purement et simplement, superposables aux précédents, les multiples dimensions du lien s'éclaircissent aussi grâce à une autre triade : celle du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Je reprendrai un peu plus loin comment un enfant est, comme un animal, attaché au corps de sa mère mais d'emblée et, de plus en plus, amené à s'attacher à

des images et à des mots, à des fantasmes et à des idéaux, etc. Il ne s'agit donc pas, ici, de faire la promotion de l'une ou l'autre religion mais de souligner l'importance pour un être humain d'être en lien non seulement avec ses semblables mais aussi avec son monde interne comme avec son environnement. Il est bon, à ce propos, de se rappeler quelques très belles formules comme celle de Rimbaud : « Je est un autre », ou celle du philosophe Paul Ricœur soulignant les paradoxes de l'identité dans le titre-même d'un de ses livres : « Soi-même comme un autre ». L'altérité ne se résume pas aux autres qui m'entourent, mais c'est aussi cette étrangeté familière qui m'habite et que Freud a appelé « inconscient »... l'altérité doit être appréhendée dans toute sa complexité.

Qu'est-ce qui caractérise la problématique du lien dans les sociétés individualistes ? Nos sociétés atteignent un degré de liberté individuelle réellement noué, mais cette liberté est un « privilège » qui conduit à une plus grande complexité et à une plus grande incertitude. A cet égard, l'œuvre de Norbert Elias<sup>1</sup> est particulièrement instructive.

Nous connaissons une époque de précarisation absolue de tous les liens, qu'ils soient conjugaux, familiaux, professionnels, communautaires, etc. Pour caractériser notre temps, Norbert Elias mettait en avant que le repliement de l'individu sur lui-même est le reflet du fait que tous les liens d'appartenance s'avèrent maintenant révocables à tout moment ; ce qui est une immense nouveauté dans l'histoire de l'humanité. On peut comprendre dès lors l'intérêt porté à soi-même puisqu'il s'agit de la seule relation que l'on soit sûr de conserver jusqu'à sa mort ! Revers de la médaille démocratique, la démocratie étant la contestation radicale de l'oppression représentée par le mode d'organisation patriarcale de la famille, elle porte atteinte du même

coup à ce qui dans la famille traditionnelle était par ailleurs source d'appui et de soutien.

### ... et invariants psychologiques

Je ne peux pas penser la notion de lien inter-humain sans penser du même coup à la théorie de l'attachement. Cette théorie permet d'éclairer de manière très intéressante comment se constitue pour les humains tout ce qui fait lien. L'observation et l'expérimentation mettent en évidence une tendance fondamentale : « ... il est bien connu qu'un enfant humain naît avec une capacité de s'agripper qui lui permet de soutenir son propre poids, capacité que Freud a observée et à laquelle il se réfère comme à « l'instinct d'agrippement ». <sup>2</sup> En fait, la référence à l'agrippement dans le texte freudien est tout à fait anecdotique et reliée d'emblée à l'autoérotisme oral. Par contre, pour John Bowlby, il s'agit de tout autre chose.

En effet, l'attachement qu'on peut définir comme la recherche de proximité avec une figure privilégiée de son environnement a pour fonction essentielle de procurer protection et apaisement. Notamment, le contact d'abord physique, s'il est « sûr », avec le corps de la mère, ou de son substitut, a réellement des effets neurophysiologiques d'apaisement, c'est-à-dire que ce contact est un remède très efficace contre à la fois l'angoisse, la tristesse et la douleur. C'est d'ailleurs, dans les premiers temps de la vie, la seule chose qui puisse rassurer efficacement un enfant.

Pour Bowlby, la base des comportements d'attachement repose sur leur nécessité vitale. En effet, leur fonction première est d'assurer la survie dans un environnement sauvage où, pour un jeune, la probabilité de mourir dévoré par un prédateur est beaucoup plus grande que celle de mourir de faim. Ce qui explique que les bébés singes attachent beaucoup plus d'importance à la possibilité de s'accro-

1 ELIAS, N., *La société des individus*, Paris, 1987.

2 BOWLBY, J., *Attachement et perte*, tome 1, PUF, Paris, 1978, p. 294.

cher à une fourrure qu'à passer du temps à téter un biberon. Au moindre signe qui pourrait signaler l'approche d'un prédateur - et cela peut aller très vite dans la vie sauvage - il faut à tout prix s'accrocher au corps de sa mère afin de profiter de sa vitesse de déplacement pour fuir. Il est évident que pour des bébés humains se développant en milieu urbain le risque de se retrouver dévoré par un prédateur est assez faible ! Il n'empêche que la proximité d'une mère bienveillante évite bien des dangers. De plus, l'instinct d'agrippement peut être compris comme un héritage de l'espèce.

Mais l'intérêt de la théorie de l'attachement se mesure encore mieux quand on suit Bowlby dans le développement de cette hypothèse de base. La *sûreté physique* proposée par le contact corporel avec la mère ou son substitut se prolonge dans l'acquisition progressive d'une *sécurité psychique*. La mère est bien la base de sécurité qui permettra à l'enfant d'acquiescer une sécurité de base dont le but est de pouvoir lui permettre de se livrer à une autre activité « instinctuelle » et vitale pour son développement : le plaisir de découvrir son environnement, de plus en plus loin du corps de sa mère et, donc, la possibilité de devenir un individu autonome.

### Adolescence et attachement, la question de l'estime de soi

Il faudrait en dire beaucoup plus. Terminons avec un exemple typique de ce que représente la problématique du lien dans ses dimensions croisées de rapport à l'autre, à soi et à un idéal. Une estime de soi « suffisamment bonne » est une garantie essentielle d'équilibre psychique et de socialisation. Comment peut-on la définir ? Selon Freud, l'estime de soi résulte d'un alliage entre trois parties qu'on peut décomposer comme suit. D'abord : « Une part du sentiment de l'estime de soi est primaire, c'est le res-



te du narcissisme infantile... ». Cela veut dire avoir été suffisamment bien aimé très précocement pour en conserver la trace comme « amour propre » de base ; amour en quelque sorte inconditionnel, lié au simple fait d'exister. On touche ici plus particulièrement au rôle dévolu classiquement à la relation à la mère ou à la personne qui en assure la fonction. On est aussi dans le registre des toutes premières relations d'attachement.

Ensuite, à mesure que l'enfant grandit, une autre part du sentiment de l'estime de soi est liée non plus au simple fait d'exister mais à la capacité de réaliser quelque chose qui ait de la valeur pour l'entourage familial et social. A la fin du complexe d'Œdipe, l'enfant va même intégrer cet idéal qui l'accompagnera toute sa vie et lui servira de ligne de conduite. Chaque accomplissement qui semble nous rapprocher par moment de ces valeurs idéalisées renforce l'estime de soi. On touche ici plus particulièrement au rôle classiquement dévolu au père ou à la personne qui en assure la fonction. Et à un temps où la relation à la mère n'est normalement plus à l'avant plan, il s'agit de parachever l'intériorisation de l'attachement à une référence tierce.

A ce propos, il faut souligner que l'adolescence va relancer la constitution de la subjectivité en remettant en question les acquis de la période du complexe d'Œdipe.

Mouvements pulsionnels, identifications sexuées, images du corps... tout cela est, à l'adolescence, remis en chantier. Il en va de même pour les idéaux qui mobilisent souvent les passions adolescentes. La question de l'estime de soi se manifeste alors dans toute son acuité, avec de fréquentes oscillations entre des moments d'abattement et des mouvements d'exaltation. Ce qui explique aussi l'extrême susceptibilité de nombre d'adolescents.

Le sentiment d'estime de soi est donc en premier lieu ancré dans notre narcissisme infantile, trace de nos toutes premières relations. Mais il dépend aussi de la construction des idéaux par rapport à laquelle l'adolescence est un moment particulièrement fécond. Une fois ces idéaux constitués, c'est en grande partie à eux que nous devons rendre des comptes. Pour autant que nous leur correspondions suffisamment, nous pourrions jouir d'une estime de nous-mêmes suffisamment bonne, ce qui constitue un important facteur d'équilibre face aux aléas de la vie sociale en général et affective en particulier. L'attachement au départ très immédiat et corporel se retrouve petit à petit comme sédimenté dans notre psyché en y déposant des formations durables et abstraites. Ainsi, bien qu'un idéal soit une représentation très élaborée, nous y sommes réellement attachés. Si nous nous en écartons trop, nous pouvons ressentir une inquiétude de la même nature que quand nous nous sentions abandonnés par notre mère. Et si nous lui sommes suffisamment fidèles, nous pouvons nous sentir apaisés même dans la plus profonde solitude.

Il me paraît très important, comme le soulignait Bowlby, d'insister sur le fait que les processus de l'attachement ne sont pas seulement important pour les petits enfants de 0 à 3 ans. Ils nous accompagnent toute notre vie mais, en grande partie, en se transformant et en s'intériorisant, donnant lieu par exemple à la constitution de l'estime de soi.

Mais n'oublions pas de définir ce qui constitue la troisième part du sentiment de l'estime de soi. Pour Freud, elle est constituée par les relations d'amour actuelles. D'une certaine manière, l'estime de soi conjugue l'attachement aux trois temps du passé, du futur et du présent : le passé pour l'intériorisation des relations précoces qui constitue le narcissisme infantile, le futur pour l'intériorisation des idéaux qui nous projette vers un avenir porteur d'espoir et le présent pour l'amour qui nous entoure au quotidien.

### **Le lien vivant est celui qui se transmet**

Aborder des questions aussi complexes si rapidement est un peu désinvolte. Il est alors intéressant d'essayer de ramasser quelques idées. Premièrement : le lien entre les humains n'est pas une sorte d'état stable mais, au contraire, le résultat, pour chacun d'entre nous, d'une tension dialogique<sup>3</sup> entre l'attachement et le détachement, la proximité et l'éloignement. Deuxièmement : l'« autre », l'altérité, étant à la fois en nous et en dehors de nous, la tension attachement/détachement ne peut pas se résumer à la description de nos relations avec notre entourage. Ce dernier point est très important pour comprendre la complexité des processus de deuil qui répondent à la perte d'êtres aimés mais aussi de parties de nous-mêmes. Troisièmement : la force créatrice du lien repose sur une sorte de trépied. Être en lien avec l'autre, l'aimer et être aimé par lui ne peut suffire. Il faut aussi, comme en amont, pouvoir s'appuyer sur une base de sécurité narcissique et, comme en aval, être relié plus largement à l'humanité par le biais de symboles et d'idéaux.

Amour, estime de soi, filiation... trois facettes qui condensent une complexité vécue et particulièrement dramatisée par les adolescents. Trois manières d'essayer de dire que le lien vivant est celui qui se transmet. ■

3 Adjectif utilisé par Edgar Morin pour qualifier une tension entre deux termes opposés sans que pour autant, comme pour une dialectique, on puisse s'attendre à une synthèse résolutive.